Bulletin administratif n° 8-9, août-septembre 1907, pp. 666-669

ROUZET (Augustin)

Aix 1865.

Notre Groupe de la Touraine vient d'être encore cruellement éprouvé par la perte de l'un de nos sympathiques et distingués camarades, M. Rouzet (Augustin), mort subitement, le 16 août, d'une congestion cérébrale.

Les obsèques ont eu lieu le dimanche suivant, au milieu d'une nombreuse affluence, parmi laquelle se trouvaient presque tous les Anciens Élèves du Groupe tourangeau, qui avaient ainsi tenu à manifester par leur présence toute la part qu'ils prenaient à la douleur de la famille de notre regretté Camarade, qui, malgré son arrivée relativement récente parmi nous, avait su conquérir non seulement la sympathie mais encore l'amitié de tous.

Sur la tombe, les discours suivants ont été prononcés :

DISCOURS DE M. Paul LESOURD

Président du Conseil d'administration
de la Société des Ciments portland artificiels de la Touraine.

Messieurs,

Je ne veux pas, ou plutôt, je ne peux pas laisser se refermer à tout jamais cette tombe sans dire à la famille qui pleure aujourd'hui son chef vénéré combien, tous, nous partageons sa douleur et son chagrin.

Au nom du Conseil d'administration de la Société anonyme des ciments de la Touraine, je salue la mémoire de l'Ingénieur éclairé, du directeur qui, après l'avoir fondée, lui consacra sept années d'un labeur incessant et à qui revient, seul, le mérite de lui avoir donné le rang qu'elle occupe aujourd'hui dans l'industrie tourangelle.

Il faut avoir été, comme moi, le collaborateur intime de M. Rouzet, pour se faire une idée de la puissance de travail qu'il était capable de donner. Et je ne serai démenti par aucun de ceux qui l'ont approché durant le cours de sa carrière commerciale, en disant que, s'il exigeait beaucoup des autres, il ne cessait de faire preuve lui-même d'une assi-

duité et d'une activité intellectuelles qui n'ont pas été sans hâter sa fin tragique et prématurée.

A ses grandes qualités d'esprit, M. Rouzet joignait les précieuses qualités du cœur. Sous des dehors un peu rudes, peut-être, il cachait une délicatesse extrême de sentiments qu'à différentes reprises nous avons été particulièrement à même d'apprécier.

C'est vous dire, Messieurs, combien il goûta pleinement les joies si douces et si pures de la vie de famille et je conserve l'impérissable souvenir de la tendresse avec laquelle il me parlait de ces êtres chéris, au milieu desquels il était si heureux de se retrouver une fois son travail terminé.

Mais cet homme qui fut bon et intelligent avait été aussi un brave. Engagé à l'âge de vingt ans, il prit une part active, comme sous-officier, à la guerre de 1870. Un jour même il eut son cheval tué sous lui et, quelques instants après, il voyait tomber à ses côtés, sous les balles de l'ennemi, les héros dont les noms sont depuis, gravés sur le marbre de la pyramide qui surmonte le parapet du pont de la ville de Blois.

La mort de son père le détermina à rentrer, dès la fin de la campagne, au pays natal et c'est à l'industrie qu'il consacra définitivement sa belle intelligence.

N'était la perte prématurée d'un fils, qui ouvrit en son cœur une de ces plaies que le temps lui-même ne parvient jamais à fermer, on pourrait dire de M. Rouzet que ce fut un homme heureux.

Et il l'était encore davantage, depuis quelques années, où, il avait vu s'agrandir le cercle déjà si charmant de sa famille et le foyer de sa fille bien aimée s'animer par la naissance d'un ravissant baby, qui vint précisément embellir les derniers jours de son existence.

Celui que nous pleurons semblait donc en pleine possession du parfait bonheur, lorsque la Providence, dont les desseins sont insondables, le rappela brusquement à elle avec une soudaineté, dont celui qui a le douloureux honneur de porter actuellement la parole fut plus que tous autres terrifié, puisque quelques minutes à peine avaient pu s'écouler entre le moment où, plein de vie, le sourire aux lèvres il me tendait la main de ce geste large et loyal auquel nous étions habitués et l'instant terrible où, dans la rapidité de l'éclair, la mort impitoyable avait achevé son œuvre destructrice.

Mais pour nous, Messieurs, qui croyons fermement que tout ne finit pas avec la vie, nous aimons à penser que le Dieu de miséricorde a déjà, dans

son infinie bonté, tenu compte à l'époux modèle, au père de famille accompli, à l'ami sûr et dévoué, de l'immense sacrifice qu'il lui a imposé en brisant d'une pareille façon des liens si tendres et si chers.

Et l'espoir de le retrouver un jour et de goûter avec lui l'éternel et céleste bonheur sera également, j'en suis sûr, l'unique mais suprême consolation de cette famille dont je m'excuse d'avoir, en laissant parler mon cœur, ravivé peut-être un peu trop longtemps la profonde et légitime douleur.

DISCOURS DE M. H. LEBRUN (Ang. 1867).

Mesdames, Messieurs, Mes chers Camarades,

Au nom des Anciens Élèves des Écoles d'Arts et Métiers, je viens dire un dernier adieu à notre camarade Rouzet.

C'est le deuil au cœur que je m'acquitte de cette mission, car celui qui vient de disparaître si brutalement était devenu pour moi le compagnon de chaque jour, l'ami de la dernière heure auquel on s'attache d'autant plus que s'approche davantage le déclin de la vie.

Sorti de l'École d'Aix en 1868, notre Camarade s'engageait quelque temps après. Maréchal des logis-chef dans un régiment de chasseurs à cheval, il faisait vaillamment son devoir pendant la guerre de 1870 et rentrait presque aussitôt après dans la vie civile.

Nous le voyons, tout jeune encore, à la direction des Mines de Bertholène (Aveyron) puis, directeur des usines à chaux et ciment de Senonches (Eure-et-Loir), enfin, directeur de la Société des combustibles, à Paris.

En 1899, il venait en Touraine et créait de toutes pièces les usines de de Paviers, pour la fabrication du ciment artificiel. C'était son bâton de maréchal. Il avait planté là sa tente, déployant toute son activité, toute son énergie, utilisant son expérience et ses connaissances techniques pour cette installation grandiose, maintenant en complète activité, en pleine prospérité.

Fils de ses œuvres, il pouvait être fier du résultat acquis. Homme d'intérieur, adoré des siens, il envisageait l'avenir avec calme, entouré de sa famille qu'il aimait par-dessus tout.

Fragilité de l'existence : hier, la santé, la vie, la joie; aujourd'hui, le deuil, l'irréparable, la douleur qui ne se console pas.

Dès son arrivée parmi nous, Rouzet s'attirait l'estime, je dirai mieux la sympathie de tous. Droit de cœur, gai par tempérament, d'un caractère

affable et sociable, il était heureux de rendre service, et sa bonne et franche obligeance ne fut jamais en vain mise à contribution. Son absence jettera pendant longtemps encore une ombre dans nos réunions, qu'il fréquentait avec tant de plaisir et dont il était l'un des plus fidèles.

Aux rapports de camaraderie et d'affaires avaient bien vite succédé, entre nous deux, des relations d'amitié qui se complétaient ces temps derniers par des liens de famille dont il était l'artisan. Aussi, en exprimant l'affection que je ressentais pour celui qui n'est plus, je considère comme un devoir d'y joindre mes sentiments de reconnaissance.

Adieu, ami. Si les témoignages de condoléances qui se dégagent de cette assemblée ne peuvent atténuer la souffrance des tiens, ils prouvent tout au moins que chacun de nous prend part à leur peine, s'associe à leur douleur.

Camarade Rouzet, une dernière fois, adieu.

H. Lebrun
(Ang. 1867).